

Márta Mészáros

Léo Bonneville

Number 135-136, September 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50628ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bonneville, L. (1988). Márta Mészáros. *Séquences*, (135-136), 67–71.

MÁRTA MÉSZÁROS



Une pénible épreuve allait contribuer à alimenter l'oeuvre remarquable de Márta Mészáros. Ce qui la préoccupe, on le comprendra vite, c'est la recherche inlassable du père que l'on retrouve dans plusieurs de ses films. De plus, cette cinéaste prendra ses distances face à l'homme et revendiquera non seulement la présence de la femme, mais aussi sa compétence et son autorité. Comment en est-elle venue à s'intéresser à un conte comme « Le Petit Chaperon rouge » de Charles Perrault? Mais il s'agit toujours d'un être menacé par un méchant loup. Márta Mészáros s'est donnée complètement à ce film — pour tous — plein de poésie et de charme.

Léo Bonneville

FILMOGRAPHIE

Longs métrages

- 1968 : Cati
 1969 : Marie
 1970 : Pleurez pas, jolies filles
 1973 : Débarras
 1975 : Adoption
 1976 : Neuf mois
 1977 : Elles deux
 1978 : Comme à la maison
 1979 : En cours de route
 1980 : Les Héritières
 1981 : Une mère, une fille
 1982 : Journal intime
 1983 : Le Pays du mirage
 1987 : Journal de mes amours
 1988 : Le Chaperon rouge, an 2 000

Adoption



Séquences — Márta Mészáros, comment êtes-vous venue au cinéma?

Márta Mészáros — Très simplement. En terminant mes études au lycée, je voulais devenir cinéaste.

— **Êtes-vous allée à une école de cinéma?**

— Oui, à Moscou.

— **Pourquoi, à Moscou?**

— C'est une très longue histoire. Je l'ai racontée dans mes deux films: **Journal intime** et **Journal de mes amours**. C'est mon histoire. Mon père est parti pour l'Union soviétique en 1935, avec ma mère et moi. Il a été fait prisonnier. Tous les deux sont morts en Russie. À l'âge de 12 ans, je suis revenue en Hongrie. Je parlais russe. J'ai continué mes études dans une école hongroise. Il faut dire qu'à cette époque, une fille de 17 ans qui voulait devenir cinéaste, c'était très mal vu. Voilà pourquoi je suis retournée à Moscou pour entrer dans une école de cinéma.

— **Les réalisatrices sont-elles nombreuses en Hongrie et comment sont-elles perçues par les hommes?**

— En Hongrie, nous produisons une vingtaine de films annuellement. Depuis vingt ans, il y a trois femmes metteurs en scène permanentes. Des femmes connues comme Judit Elek, Livia Gyarmati et moi-même. Depuis cinq ans, la nouvelle génération a fourni deux femmes qui ont fait leur premier long métrage.

— **Il n'y a pas de discrimination?**

— Comme j'étais la première femme cinéaste en Hongrie, cela a été un peu difficile au début. Quand j'ai commencé dans les années 50, j'ai fait beaucoup de courts métrages, parce que, à cette époque, la télévision n'existait pas. C'était normal parce que beaucoup de femmes travaillaient dans les courts métrages. Mais lorsque j'ai voulu passer dans les longs métrages, ce fut tout un problème. Les gens me disaient: « Pourquoi veux-tu faire de mauvais longs métrages quand tu fais de bons courts métrages? » C'était vraiment bizarre. À cette époque, on connaissait l'allemande Leni Riefenshahl et l'américaine Dorothy Arzner. Puis Agnès Varda et moi avons pris la relève. Mon premier film, **Cati**, a connu un grand succès au Festival de Pearo. C'était en 1968, l'année de la révolution. Je suis devenue connue en Europe. Pas avec mes premiers films, car j'ai eu beaucoup de problèmes en Hongrie.

— **À quel propos?**

— Par les histoires de femmes que je traitais. C'était des films trop politiques.

— **On contestait donc les scénarios?**

— C'était des scénarios originaux que j'écrivais moi-même avec l'aide d'une autre personne. C'est après la réalisation que j'ai eu des difficultés. La censure coupait des plans ou encore retardait la sortie de mes films. Avec mon cinquième film, **Adoption**, j'ai gagné le Grand Prix de Berlin, en 1975. À cette époque, on commençait à parler de féminisme. Cela a fini par donner des festivals de films de femmes qui se tiennent à Créteil, à Québec, à Montréal, à Toronto... Autrefois, cela était très rare. Au début, nous nous retrouvions dans les festivals, Agnès Varda et moi. De plus, il faut retenir le nom de la femme de Klimov qui était une très grande cinéaste. Malheureusement, Larissa Chepitko — qui a reçu l'Ours d'or à Berlin, en 1976, pour **L'Ascension** —, est morte dans un accident.

— **Dans vos longs métrages, on remarque votre intérêt pour les relations fille-père. Comment expliquez-vous cette attention?**

— J'ai perdu mon père quand j'étais très jeune. Et ma mère aussi. J'ai donc vécu seule. Mon père était un grand sculpteur. Malheureusement, je ne l'ai pas vraiment connu. Bien sûr, cette image du père est intéressante et forte. Mon père était accusé politiquement. C'était la terrible époque du stalinisme. Douze millions de gens sont morts dans des camps. Mon père était innocent. Mais il ne fallait pas le dire. Mais moi je ne suis pas capable de mentir. Je dis toujours la vérité. J'étais bien obligée de briser un tabou. Cela m'a occasionné des conflits. Mais je ne voulais pas mentir.

— **Dans vos films, on découvre rapidement l'autonomie des femmes.**

— On répète souvent que les femmes ne peuvent agir sans le concours des hommes. Je ne suis pas d'accord. Tous les discours politiques sur le pouvoir sont tenus par des hommes. Dans le journal télévisé, que voit-on? Des hommes en train de se partager le monde. Je déteste cette logique des hommes. Je trouve qu'elle n'a rien de démocratique.

— **Vos films jusqu'à ce jour sont très éloignés du Petit Chaperon rouge. Comment êtes-vous arrivée à vous intéresser au conte de Charles Perrault?**

— Je rêvais de faire des films sur les enfants et pour les enfants. Mais, chez nous, en Hongrie, dans un pays de l'Est, c'est très difficile, parce que la morale d'un artiste est très politique. Comment faire un film très fort, très honnête avec une histoire romantique? Il faut dire que je n'avais pas le temps pour ce genre de films. J'avais d'autres histoires à raconter. Mais, depuis vingt ans, je voulais faire **Le Petit Chaperon rouge**.

— Comment avez-vous rencontré Rock Demers?

— Il m'a téléphoné à New York. Je ne le connaissais pas. Toutefois il était venu plusieurs fois en Hongrie. Il connaissait mes films. Il m'a demandé si j'avais une histoire pour les enfants. C'était à l'occasion du premier film de La Fête: **La Guerre des tuques**. J'ai remis un sujet à Thomas Vamos (qui est d'origine hongroise et qui travaille à l'Office national du film du Canada). Après avoir vu le sujet, Rock Demers m'a fait savoir que cela l'intéressait. J'ai donc fait le synopsis. Il est venu me voir à New York pour finaliser le projet.

— Dans l'histoire du **Petit Chaperon rouge**, qu'est-ce qui vous intéressait?

— Il s'agit d'une petite fille qui est toujours en rouge. Elle vit avec sa mère dans la forêt, mais sa grand-mère ne vit pas avec elle. Pour aller chez sa grand-mère, elle est obligée de traverser la forêt. Et dans la forêt, il y a le loup qui devient amoureux d'elle.

— Est-ce l'amour du loup pour le **Petit Chaperon rouge** ou l'amour du **Petit Chaperon rouge** pour le loup?

— Les deux. Mais il s'agit uniquement d'un amour sans connotation sexuelle.

— Ce scénario, l'avez-vous travaillé seule?

— J'ai eu la collaboration de deux personnes hongroises: Eva Pataki, une fidèle collaboratrice, et Jan Novicki.

— La scénario a-t-il connu plusieurs versions?

— J'ai fait deux versions. On y trouve un arbre magique, la grand-mère de la grand-mère, un petit garçon, ami du **Petit Chaperon rouge**. Ce sont des éléments qui rendent l'histoire moderne.

— Comment avez-vous choisi vos interprètes?

— En Hongrie, cela a été plus simple parce que je connais très bien les comédiens. En principe, quand je commence une histoire, j'ai déjà en tête mes comédiens. J'ai déjà trouvé ceux et celles qui vont composer mes personnages. Quand j'ai travaillé avec Isabelle Huppert, je savais que mon histoire était pour elle.



Les Héricières





Journal intime

— **Avez-vous des actrices du Québec?**

— Oui, le Chaperon rouge incarné par Fanny Lauzier (13 ans) de Rimouski. La mère est aussi une actrice québécoise.

— **Comment avez-vous choisi le Chaperon rouge?**

— Le contrat stipulait que le Chaperon rouge devait être une Canadienne. Rock Demers m'a remis plusieurs photos de filles très jolies, mais aucune ne me satisfaisait. On m'a montré des tests pour un autre film. Tout à coup, j'ai dit: « stop! ça c'est intéressant. » On a répliqué: « Cette petite fille va peut-être jouer la grenouille dans **La Grenouille et la baleine**. Ce n'est guère sûr. » Mais j'ai dit: « Elle est intéressante pour moi. » « Si tu veux », m'a-t-on répondu. Au même moment, j'entends une voix qui crie: « Maman, regarde, c'est moi. » C'était Fanny Lauzier. Elle est venue dans mon bureau. Je l'ai regardée. J'ai dit: « C'est elle le Petit Chaperon rouge. » Rock Demers était d'accord. À ce moment-là, Jean-Claude Lord n'était pas décidé de la prendre pour incarner la grenouille.

— **Dans quelles langues le film a-t-il été tourné?**

— Dans quatre langues.

— **Cela ne complique-t-il pas le travail?**

— Pour la monteuse, cela devient compliqué. Mais comme il s'agit d'une coproduction, il faut plusieurs versions.

— **Qui sont les producteurs?**

— Le Canada et la Hongrie.

— **Où ont été tournées les scènes qui se déroulent en forêt?**

— En Hongrie.

— **En quelle saison?**

— À cause de Fanny qui jouait dans **La Grenouille et la baleine**, il a fallu attendre le mois d'octobre.

— **Quels sont les animaux que vous avez mis en scène?**

— Le loup et l'agneau. Mais on trouvera aussi un hibou, des oiseaux...

— **Comment les animaux sont-ils représentés?**

— Le loup est incarné par un chien canadien, car il était impossible d'utiliser un vrai loup. Il a fallu l'entraîner pour qu'il marche comme un loup. Les difficultés sont venues avec l'agneau. La pauvre Fanny le détestait, car non seulement il puait mais il était stupide. Après chaque prise, elle le jetait par terre comme pour s'en débarrasser. Quand vous verrez l'agneau dans le film, vous le trouverez sublime. Alors qu'elle aimait toucher le loup (c'est-à-dire le chien), l'idée de prendre l'agneau la répugnait. Il a fallu cinq agneaux, car un agneau grandit à vue d'oeil. Dans une scène, le loup invite le Petit Chaperon rouge chez lui. La scène se passe la nuit et il faut traverser la forêt pour entrer dans le trou où se terre le loup. Nous nous sommes dit qu'il faudra sans doute y passer la nuit, avec un agneau stupide. Mais non, dès la première prise l'agneau est entré dans le trou. J'étais tellement contente que j'ai commandé du champagne pour tout le monde. Par précaution, je prends toujours deux prises. Je me suis dit que l'agneau ne rentrera pas. Eh bien! il est entré sans hésiter.

— **Faites-vous parler les animaux?**

— Le loup parle.

— **Comment y arrivez-vous?**

— Ce sont les yeux qui parlent. Mais il y a des moments où l'on voit les lèvres bouger, grâce à une technique.

— **Comment représentez-vous les parents du Chaperon rouge?**

— Elle vit dans une famille éclatée. Le père est parti. La mère n'est pas agréable. La grand-mère et l'arrière-grand-mère sont très sympathiques.

— **Comment avez-vous modernisé cette histoire?**

— Le film commence et se termine dans une grande ville. Mais le Chaperon est transporté par avion dans la forêt.

— **Comment s'est déroulé le tournage?**



— *La seule difficulté, ce fut le temps. Nous avons commencé le film un peu trop tard en octobre. Et, de plus, nous avons dû attendre la venue de la neige pendant plus de deux semaines. En fait, je n'ai eu la neige que deux jours alors qu'il m'en aurait fallu cinq. Mais tout a fini par s'arranger.*

— **Combien de mètres de pellicule avez-vous tournés?**

— *35 000 mètres. Ce n'est pas assez. Habituellement, je fais des travellings pour marquer la continuité et créer une atmosphère. Mais avec des animaux ce n'était pas possible. Il faut s'occuper de mille détails. C'est pourquoi j'ai une certaine difficulté avec le montage. J'avais une scène avec le Petit Chaperon rouge, le loup et l'agneau qui se promènent dans la forêt. C'était très beau. Je n'ai pas pu faire des gros plans de l'agneau, du loup, du Petit Chaperon rouge. Après une semaine, j'ai compris et je me suis mis à faire beaucoup de plans.*

— **Combien de temps durera le film sur l'écran?**

— *Environ 90 minutes.*

— **Ce film s'adresse-t-il à tout public ou particulièrement aux enfants?**

— *À tout public. Et aux enfants à partir de huit ans.*

— **On a souvent reproché aux contes de Perrault de créer de l'angoisse, de la peur chez les enfants. Avez-vous évité ce danger dans votre film?**

— *Je ne sais pas. À la fin le loup mange le Chaperon rouge et la grand-mère. Dans le film, on voit le Chaperon rouge et la grand-mère dans l'estomac du loup. Mais un ornithologiste tue le loup. Le Chaperon rouge touche le coeur du loup qui meurt à son tour.*

— **Vous êtes satisfaite de l'équipe de tournage.**

— *Les images sont de Thomas Vamos. J'ai deux monteuses, une qui travaille en Hongrie, l'autre à Montréal. La musique est d'un compositeur hongrois. Et le mixage final se fait à Montréal.*

— **Quand croyez-vous que le film sortira sur nos écrans?**

— *En juin **La Grenouille et la Baleine** prendra l'affiche. Viendra ensuite **L'Albuminable Homme des timbres**, puis pour Noël ou au printemps: **Le Chaperon rouge, an 2000**.*

— **Et quel sera votre prochain film?**

— *Le troisième volet de mon journal.*

